

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée , tous les cinq jours le 15 , avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois , 18 fr. pour six , et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

L' E D U C A T I O N P E R F E C T I O N N É E .

Formé dès mon jeune âge par la lecture des romans , de quelques vaudevilles et de votre Journal , j'ai quitté ma province , Monsieur le Rédacteur , inspiré non-seulement par le désir de voir la capitale , mais tourmenté d'une passion aussi vive que singulière pour une jeune personne que je n'avois jamais vue , mais dont un de mes amis m'avoit fait , dans une lettre , le portrait le plus séduisant. Fruit d'une éducation aussi brillante que solide , les talens de la demoiselle étoient à-la-fois utiles et agréables , et je devois , à son avis , trouver en elle non-seulement une épouse vertueuse , mais une amante parfaite. Ce portrait m'ayant enflammé , j'écrivis au père , avec qui nous fûmes bientôt à-peu-près d'accord ; il ne me restoit plus qu'à venir me présenter à ma jeune future , et à obtenir d'elle la sanction du consentement que son père avoit déjà donné à mon projet d'hymen. Cependant , ne voulant pas trop légèrement m'engager , quelques jours avant de partir je fis de sérieuses réflexions , dont le résultat fut de feindre une maladie qui devoit retarder mon voyage , et de partir néanmoins pour Paris sous un nom supposé avec des lettres de recommandation de moi-même pour le nouveau personnage que j'allois représenter. J'arrivai à Paris vers le commencement de messidor , à deux heures , et me rendis , sans perdre du tems , dans la maison occupée par ma future et ses parens. J'entre , et je trouve la demoiselle dans son boudoir , en tête-à-tête avec un jeune homme qui sembloit lui parler à l'oreille , et ayant devant ses yeux ce qu'on appelle une *académie* , une statue de plâtre. Je fais mes complimens , présente ma lettre de créance ; et , bien étonné de ce que je voyois , je demande à la demoiselle des nouvelles de madame la mère. — C'est une libertine , Monsieur , maman : oh ! elle ne renoncera pas de si tôt ; nous avons passé la nuit d'hier au bal à la campagne ; maman , qui a beaucoup walsé , s'est trouvée fatiguée , et moi je suis revenue , ce matin , seule dans ma voiture , pour prendre ma leçon d'anatomie. — Une leçon d'anatomie ! — Oui , Monsieur , pour le dessin. — Au même instant , le maître prend

la parole : Allons , ma belle Elisa , il se fait tard , j'ai à aller bien loin , mon cheval s'impatiente ; nous en étions aux muscles de la *cuisse* , après avoir fini ceux de l'*abdomen*. — Comment , Mademoiselle , vous êtes aussi savante que cela ? — C'est peu de chose encore , re , rit-elle avec modestie , et de muscles en muscles , le maître , en continuant sa leçon , promena l'imagination de la demoiselle dans des régions bien étrangères et bien délicates. Le jeune homme démontroit , la jeune demoiselle répétoit la leçon , et à chaque reprise un baiser du maître sur la main de l'écolière , encourageoit les progrès de l'enfant , qui s'entendoit souvent dire : Bravo , bravo , comme un ange ! — Le maître sorti , il fut question de la lettre que mon ami , l'autre moi-même , écrivoit au père de sa prétendue. Quoique la lettre portât l'adresse du père , la jeune demoiselle n'hésita pas à l'ouvrir. Mais , lui dis-je , Mademoiselle , M. votre père pourroit se fâcher. — Lui se fâcher ! je le lui conseillerois bien : ah ! il m'aime trop pour ça ! J'ouvre jusqu'aux lettres de sa maîtresse , ainsi jugez : mais je n'en dis rien à maman.

Il étoit trois heures ; Mademoiselle prit sa cravache , son petit chapeau gris à plumes pareilles , ses gants ; son jockey fit avancer la voiture ; nous partimes et nous nous rendimes au manège. La nouvelle Franconi , ma jeune Parisienne , m'étonna par son agilité , me fit trembler par ses tours de force , et me scandalisa quelquefois par quelques postures que son maître et son cheval lui faisoient prendre , et où elle mettoit , il est vrai , autant de grâce et de décence que possible.

De-là nous allâmes faire un tour à Bagatelle ; nous retrouvâmes , en rentrant , la maman arrivée. Sa fille la gronda , la bouda un instant , et , après un petit soufflet d'amitié , la fille voulut bien pardonner sa mère , à condition qu'elle l'accompagneroit au bain ; car tu sais , lui disoit-elle , que je suis revenue de la campagne pour ne pas manquer mes leçons , et puisque m'y voilà je ne veux oublier aucun de mes exercices. Déjà je me disposois à souhaiter du plaisir à ces dames , quand elles me dirent : Vous pouvez nous accompagner , nous allons à l'*école de natation* : à l'*ecole de natation* ! que veut dire cela ? Mais voyons , et , par curiosité , je suis de la partie. A peine arrivés , la jeune demoiselle et la mère passent , suivies de leurs femmes-de-chambre , dans un cabinet d'où elles sortent un moment après en ravissantes Syrènes. Un peignoir bien ample les couvrit jusqu'à leur entrée dans l'eau , et ce ne fut qu'alors qu'elles se montrèrent , mais très-modestement , car un pantalon et un gilet de nankin à pli de corps les couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds. La fille plongea la tête sous l'eau ; mais comme Minerve suivoit Télémaque , ainsi la mère se pencha , après la fille , nagea à côté d'elle , parut et disparut avec elle , et lui donna , pendant tout le tems de la natation , des leçons de modestie , de tact et de convenances. Pendant qu'elles étoient à se r'habiller , je m'esquivois , songeant que ma présence étoit nécessaire à mes biens , et imaginant qu'en y menant une demoiselle aussi bien éle-

vée , je
natation
je ne p
que je
instrui
sent ,
sur-to

F R A

Que
une in
clarati
ont eu
ont la
de la
ticle la
étoit l
On
peut a
seté es
pect q
pourq
que le
mage
la cro
puisse
truit
Les
rien c
foi po
n'ont
le dés
ose ar
souve
la circ
devin
les li
étonn
nouve
contr
factio
nent à
C'e
quent
rale e

vée, je la rendrais malheureuse ; car chez moi il n'y a ni école de natation , ni maître d'anatomie , ni professeur d'équitation. Mais je ne puis m'empêcher de rendre hommage à la vérité , et d'avouer que je ne crois pas qu'il existe nulle part des demoiselles aussi instruites que certaines Parisiennes ; car elles brodent , elles dansent , elles connoissent l'anatomie , montent à cheval , et savent sur-tout nager.

C*** N***.

L'HOMME A BONNES FORTUNES.

FRAGMENT d'un article du Feuilleton du Journal des Débats.

Que sont devenus ces tems où le paladin conduisoit en croupe une infante à travers de vastes forêts , sans oser risquer une déclaration en chemin ? Hélas ! les objets de cette heureuse idolatrie ont eux-mêmes contribué à détruire l'enchantement : les déesses ont laissé appercevoir quelques traces d'humanité , et le charme de la galanterie a été rompu. Avouons que du moins sur cet article la superstition valoit mieux que la raison , et que le préjugé étoit bien plus favorable aux mœurs que la philosophie.

On accuse les femmes de dissimulation et de fausseté : si l'on peut appeller fausseté l'art de déguiser leur foiblesse , cette fausseté est leur premier devoir : leur puissance est fondée sur le respect qu'elles imposent plus que sur les desirs qu'elles font naître : pourquoi sont-elles en Orient les esclaves des hommes ? parce que le climat les rend elles-mêmes esclaves de leurs sens. L'hommage religieux qu'on leur offroit autrefois n'étoit établi que sur la croyance de leur divinité : il n'y a point de femme qui ne puisse dire dans le même sens que Mahomet : Mon empire est détruit si la femme est reconnue.

Les libertins ne sont donc que des esprits forts qui ne veulent rien croire de ce que leur disent les femmes , et qui manquent de foi pour des apparences : les mystères les plus secrets du cœur n'ont rien d'impénétrable pour eux ; ils cherchent dans les yeux le désaveu des mensonges de la bouche , et leur main sacrilège ose arracher le masque de la pudeur : ils ne réussissent que trop souvent , parce que beaucoup de femmes importunées du joug de la circonspection , savent gré à celui qui les en affranchit en les devinant ; elles récompensent la témérité qui les met à leur aise : les libertins sont des guerriers supérieurs à la routine , qui étonnent l'ennemi par des attaques irrégulières et une tactique nouvelle ; ils se liguent avec la nature , puissance très-réelle , contre la vertu que ces incrédules regardent comme une puissance factice ; et c'est en se croyant sûrs de la victoire , qu'ils parviennent à vaincre.

C'est peut-être la raison pour laquelle les philosophes invoquent sans cesse la nature : la nature est ennemie née de la morale et de la société : c'est contre la nature que les lois se sont ar-

mées du glaive ; la nature est la barbarie ! et lorsque Jean-Jacques Rousseau a fait un grand discours pour nous prouver qu'on étoit plus près de la nature dans les forêts que dans les villes, n'en déplaît à son génie, il n'a fait qu'habiller d'un beau style des niaiseries indignes d'un homme de sens ; il auroit déshonoré l'éloquence, si l'on pouvoit donner ce nom respectable à des inepties élégantes et sonores.

Sous Louis XIV, les hommes à bonnes fortunes subjugoient les bourgeois de la ville par l'ascendant de la cour, par une noble impertinence ; et celles qu'ils subjugoient valoient rarement la peine d'être attaquées : sous Louis XV, la séduction a été réduite en art ; la théorie et les principes des roués ont été le fruit des observations faites sur la femme, et des découvertes des savans dans la physique et l'histoire naturelle : les libertins du dix-septième siècle sont devenus, dans le siècle suivant, grâce aux progrès des lumières et de la philosophie, des scélérats profonds, des tartufes raffinés, qui ont osé former le siège des vertus les plus pures, d'après des méthodes réputées infailibles : Richardson a composé un énorme roman pour développer tous ces mystères de la *rouerie* ; mais son héros échoue, et prouve par sa défaite, que les règles ne sont pas parfaitement sûres. Crébillon et les autres docteurs de débauche nous ont offert des triomphes abominables, et les *Liaisons dangereuses* ont été le chef-d'œuvre de cet horrible genre, qui ne pouvoit réussir et se perfectionner qu'à l'époque où l'alkali philosophique avoit mis la société en dissolution.

La France, dégradée par un excès de civilisation, étoit le seul pays du monde où l'on pouvoit présenter sur la scène un homme à bonnes fortunes, caractère humiliant pour les femmes, affligeant pour les mœurs, honteux pour la nation ; caractère qui, pour une jeunesse ardente et frivole, n'a rien d'odieux et de ridicule, et qui n'est propre qu'à rompre les liens les plus sacrés qui unissent les deux sexes.

LE HAMEAU.

CHANSON VRAIMENT PASTORALE.

Air : *On compteroit les diamans.*

Si j'en crois vingt jolis romans
Et plus d'une tendre romance,
Les hameaux sont des lieux charmans
Où toujours l'on chante et l'on danse ;
Nos écrivains sont très-touchans,
Par-tout l'esprit les accompagne,
Mais lorsqu'ils nous vantent les champs
Ces Messieurs battent la campagne.

Vent-on nous décrire un bosquet ?
Le rossignol toujours y chante ;

Vent-on nous parler d'un bouquet ?
 La rose toujours se présente ;
 Mais on nous cache les chardons
 Qui bordent toutes les cabanes ,
 Et les canards et les dindons
 Qui font chorus avec les ânes.

On peint des arbres amoureux
 Ombrageant la tendre verdure ;
 On peint des ruisseaux langoureux
 Dont l'onde gazouille et murmure ;
 Je m'endors sous ces arbrisseaux ,
 Un passant ravit mes dépouilles ;
 J'écoute ces galans ruisseaux ,
 J'entends croasser les grenouilles.

Douces brebis , tendres agneaux !
 A vous caresser je m'apprête ;
 Un bélier vient fort à propos
 Me frapper de sa lourde tête ;
 Je veux baiser ce joli chien
 Qu'on m'a vanté dans une églogue :
 Jugez quel plaisir est le mien ,
 Je suis mordu par un gros dogue.

Je me figure un beau berger
 De faveurs parant sa houlette ,
 Ou fredonnant un air léger
 Sur son amoureuse musette ;
 Un rustre armé d'un gros bâton ,
 Auprès d'un tronc d'arbre s'amuse
 A fatiguer tout le canton
 Du fracas de sa cornemuse.

On peint des bergères sans art ,
 Filles de la simple nature ,
 Et de la toilette et du fard
 Méprisant la froide imposture ;
 En voyant leur ajustement ,
 Et leur démarche et leur figure ,
 Je les crois véritablement
 Sans art , sans fard et sans parure.

Pour voir de gros et lourds butords ,
 Pour trouver de tristes cabanes ,
 Pour entendre les sons discors
 Des bœufs , des canards et des ânes ;
 Pour voir des femmes sans appas ,
 Et sur-tout des dindons par mille ,
 Tenez , mes amis , ce n'est pas
 La peine de quitter la ville

ARMAND-GOUFFÉ.



Comment fait-on l'amour aujourd'hui ? comme on faisoit autre-
 fois l'échange des denrées et des produits de la terre et de l'indus-
 trie. *Do ut des.* Gardez-vous bien de parler de sentiment , de

constance et de fidélité ; ce vieux langage est relégué dans les vieux romans de *Cléopâtre* ou de *Astrée*. Prenez un schall, un voile, un peigne *en ogive*, ou tout simplement une bourse bien garnie, allez trouver la belle dame que vos yeux ont rencontrée soit à l'Opéra, soit au pavillon d'Hanovre ; et dites-lui sans déguisement et sans préambule : Madame est belle, j'espère que sa bonté ne refusera pas l'hommage que je viens déposer à ses pieds. Madame sourit, le marché est conclu, vous aurez madame un jour, vous serez quitte le lendemain, et vous aurez fait l'amour comme tous les autres.

Extrait de *l'Observateur Français*. (1)

Jamais on n'inventa une si grande variété de parures que dans le tems présent. Notre siècle, à cet égard, doit s'applaudir de sa fécondité ; mais parmi les inventions de ce genre, il en est une qui, servant à-la-fois à rehausser les grâces du corps et à donner une jolie expression à la physionomie, doit obtenir le premier rang parmi les atours, et devient d'un usage très-commun. Il s'agit de la sensibilité, qualité précieuse, dont l'expression se répand aujourd'hui autant qu'elle se concentroit autrefois, et dont il est bien étonnant que le nom n'ait pas encore été cité dans le recueil des modes, à côté de ceux de voile et de tunique. On a effectivement fait de la sensibilité une espèce de voile dont on s'affuble pour couvrir les formes et les couleurs de son ame ; elle rend à celle-ci le même service que les voiles et les fichus de dentelle ou de gaze rendent aux attraits des belles qu'ils sont censés voiler.

On avoit autrefois de la sensibilité sans s'en douter, comme M. Jourdain faisoit de la prose sans le savoir. Elle habitoit le fond des cœurs ; elle règne aujourd'hui dans les yeux, dans les gestes, et l'on est pour ainsi dire, maintenant, sensible de pied-en-cap. C'est dommage que la sensibilité paroisse devoir perdre en qualité ce qu'elle a gagné en quantité.

Il n'y a pas de doute que ce ne soit la sensibilité qui a remplacé parmi nous l'ancienne décence. L'une ressemble à la bonté, comme l'autre ressembloit aux bonnes mœurs dont elle nous rappella l'image, lorsque leur règne fut passé. Ce sont deux portraits de famille, dont les originaux sont morts et enterrés. Les bonnes mœurs ont disparu ; mais la sensibilité nous reste, et tient lieu de tout. Avec son secours, on se passe facilement de la décence, et les grâces sensibles, en remplaçant les grâces modestes, en ont effacé jusqu'à la trace.

Rien de moins gênant que cette sensibilité. On peut s'en séparer quelquefois par mégarde ; mais si elle échappe à la mé-

(1) On s'abonne à ce Journal, qui paroît tous les jours, en adressant au cit. *Boutonnet*, rue Neuve S. Augustin, n°. 583 ; 13 fr. 50 c. pour trois mois, 26 fr. pour six, et 50 fr. pour l'année.

moire , elle revient au premier besoin qu'on en a. C'est une sensibilité qui va et vient. On la prend pour son plaisir , on la quitte pour son profit. On en prend peu ou beaucoup , selon les circonstances. On l'ôte , on la met comme un schall , mais le plus souvent on la garde ; car , semblable en cela aux autres parures du jour , elle n'est pas de nature à échauffer.

Il est donc maintenant du bon ton d'être sensible , comme il est du bon ton de se coucher à trois heures du matin ; mais , par la raison même que la sensibilité est une mode , elle ne sera pas de longue durée. Reste seulement à savoir si celle qui la remplacera vaudra beaucoup mieux.

Malgré la gravité nationale , les jupons ont eu en Angleterre le même sort qu'en France ; ils sont en disgrâce complète. Les élégantes profitent de cette heureuse réformation pour faire valoir les beautés qu'elles avoient soigneusement cachées jusqu'à ce jour. On ne parle plus de l'excellence des bras ; on n'admire que celle de la jambe et des formes supérieures.

Si j'étois un ancien riche *ruiné par les circonstances* , comme on dit , je ne m'en plaindrois pas ; d'abord parce que cela ne me rendroit pas un écu de ma fortune ; ensuite parce que je sais que les plaintes diminuent promptement l'intérêt que l'on prend aux malheureux. Je ne regarderois pas trop souvent en arrière , d'abord pour m'éviter des regrets inutiles , ensuite pour conserver mes forces et mon courage ; j'en aurois besoin pour braver ou réparer les injustices du sort. Réparer est le plus sage , et n'est pas impossible. Il n'y a plus , ni préjugés contre le travail , ni préventions contre la pauvreté. Je travaillerois donc , n'importe à quoi. Et à cet égard les riches d'autrefois ont bien des avantages sur les riches d'aujourd'hui. Il y a fort peu de ceux-là qui n'aient reçu de l'éducation , fort peu qui n'aient quelque talent. Il y en a beaucoup qui ont retrouvé ces talens au milieu de froids étrangers ; pour-quoi les oublier ou les dédaigner au milieu de ses concitoyens ? Nécessité est mère d'industrie ; et ne vaut-il pas mieux cent fois exercer un talent utile , que de se déshonorer par des bassesses , mentir à sa conscience , calomnier ses bienfaiteurs , ou mourir de misère en versant des larmes stériles ?

Si j'étois un nouveau riche , que j'aurois de plaisir à verser mes richesses , non dans le sein des pauvres , fi donc ! mais sur un tapis vert : voilà l'usage. J'encouragerois de toutes mes forces , non les beaux-arts ; quelle vieillerie ! mais l'office et la cuisine ; voilà le talent. Je m'honorerois de connoître , non La Grange , Collin d'Harville , Bernardin de S. Pierre et Paësiello ; pauvres gens ! mais Robert , Véri , Geoffroi , Jousseran , voilà des hommes !..... Je m'entourerois non d'amis sincères et de femmes honnêtes ; quel

ennui ! mais d'aimables parasites , d'officieux complaisans , de filles charmantes ; voilà le bonheur. Qu'est-ce que le bonheur ? une sensation. — L'argent ? un moyen. — Les hommes ? des instrumens. La vie est un passage qu'il faut embellir autant qu'on peut. Après nous le déluge. Vivons donc pour nous seuls ; ne songeons qu'à nous ; voilà la bonne philosophie. *Comedamus , inebriemur , cras enim moriemur.*

(*Observateur Français.*)

M O D E S.

Il seroit difficile de dire quel est le genre de coëffure qui domine. On voit à-peu-près en égal nombre, des chapeaux de tissu de paille, garnis de rubans blancs ou écrus ; des chapeaux tout en rubans écrus, couleurs paille, aurore, vert tendre, gros vert ; des chapeaux en coquille , formés de larges rubans blancs assemblés , et de petites gances de paille qui cachent les assemblages ; enfin des chapeaux *à la Paméla* , en paille jaune, sans garniture. Ajoutons que la mode des grandes capotes d'organdie n'est pas encore passée, que plusieurs modistes emploient du crêpe, que plusieurs femmes élégantes ont cessé de couvrir leur tête tondue, et que d'autres n'ont pour coëffure qu'un voile de dentelle. A en juger par la promenade des Tuileries, les tailles sont encore basses et toutes les robes sont rondes ; à Frascati, au contraire, on commence à voir des tailles hautes et presque toutes les robes ont des queues traînantes. Les robes à queue admettent rarement une tunique juive. On emploie pour ceinture du ruban amaranthe.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 490.

La mode des tours de gorge en dentelle large, continue. On passe quelquefois des fleurs entre les anneaux de la touffe de cheveux réservés sur le devant des têtes tondues. Toutes les fleurs, dans ce moment, imitent le naturel ; on en porte peu.

Les numéros 98, 99 et 100 de la collection de *Meubles et objets de goût*, qui viennent de paroître, complètent la livraison de l'an onze. Pour 50 francs, nous ferons mettre sous enveloppe de toile cirée et porter au Bureau des Voitures publiques qui nous sera indiqué, les 100 numéros des années dix et onze, avec deux frontispices gravés.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n^o. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.



Ce Jour
le 15
six,

Dep
du bon
fondes
bons s
félicite
reux,
froides
plus d
plus e
d'artifi
de vot
lazzis
ployée
droit
tromp
ton,
premi
penda
seules
tour
tage q
des va
sion d
qui le
une fa
se nou
mond
ailes
liberte
tresse
diner
bierre